

sacrifices qui ont dû contribuer à diminuer considérablement ce qu'il pouvait y avoir de sensibilité dans l'âme britannique. Le jeune officier qui s'embarquait pour les Indes, savait que, à moins de maladie grave, il ne reverrait sa patrie et sa famille qu'au bout de dix ans. Ces ruptures cruelles des affections les plus naturelles et les plus tendres, ces larmes refoulées des mères et des fils pendant plusieurs générations, ont pu tremper fortement la nature morale des Anglo-Saxons, mais en même temps elles l'ont inévitablement endurcie. La colonisation, pour être victorieuse, a besoin, sinon de briser, au moins de relâcher le lien familial dans une mesure que les races latines plus sensibles admettent avec plus de peine.

Le jeune Roberts quitta l'Angleterre en février 1852, comme s'il ne devait plus la revoir. Moins à plaindre que bien d'autres, il allait, au bout de quelques mois, y retrouver son père, le général Abraham Roberts que, du reste, il connaissait à peine. Il l'avait vu à l'âge de douze ans, lorsque le général était venu passer un congé en Angleterre, et c'était tout. L'enfant, né à Cawnpore, avait, comme presque tous ses pareils, été envoyé en Europe pour échapper aux effets meurtriers du climat indien sur les enfants des blancs.

Il revenait jeune officier d'artillerie et trouvait lugubre le séjour de Dum-Dum, petite station militaire qui a donné son nom aux balles que l'on sait. Quelques mois après, il était appelé par son père promu au commandement du corps d'armée de Peshawar, le plus important des Indes à cette époque.

On peut juger des progrès accomplis dans la situation matérielle du grand empire oriental, en lisant le récit du voyage que fit le jeune Roberts, de Calcutta, ou plutôt de Dum-Dum à Peshawar. Il lui fallut trois mois pour ce voyage qui se fait aujourd'hui en trois jours. Sur les 1.800 milles du trajet, 600 se faisaient en palanquin et l'on courait le risque d'être laissé sur le chemin par des porteurs récalcitrants, comme le furent deux dames avec leurs enfants et leurs bonnes (ayahs) que le lieutenant Roberts trouva désespérées sur la route, ne sachant pas ce qu'elles allaient devenir.